

## XYZ. La revue de la nouvelle

### Sur la terre lie de vin : le repas de Vonsalkid

David Clerson



Numéro 98, été 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2762ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Clerson, D. (2009). Sur la terre lie de vin : le repas de Vonsalkid. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (98), 38–39.

## Sur la terre lie de vin : le repas de Vonsalkid

### David Clerson

**V**ONSALKID attendait.

La veille, il avait rencontré son père. Suivant l'allée qui longe la lagune, il l'avait trouvé assis à une terrasse, dans la lumière d'un lampadaire. Ce furent avant tout ses doigts — luisants — qui attirèrent son attention. Enserrant un gigot d'agneau, ils étaient enduits de gras animal, qui dégoulinait aussi sur son menton et gouttait sur son pantalon. Son père mordait la viande en grognant, en hoquetant.

Dans l'allée sombre, Vonsalkid le regardait manger.

Il avait grand appétit et mangeait en abondance. Entre deux bouchées vite avalées, il s'envoyait de temps à autre un petit verre de vin. Sa tête, dévorante, semblait ronde et grosse aux yeux de Vonsalkid, mais, l'examinant, il remarqua que sa peau ne recouvrait aucune chair, n'enveloppait que des os. Son corps était celui d'un homme malade, étique, les veines à fleur de peau. Il suintait la mort, bien que mangeant, en grognant, en hoquetant.

Vonsalkid décida de s'approcher.

Ce n'est qu'alors que son père le vit. Retirant le gigot de sa bouche et passant sa langue sur ses lèvres, il lui dit : « Mon fils, que fais-tu là ? » Vonsalkid ne répondit pas. Son père ajouta : « Approche, viens près de moi, ne reste pas dans l'allée. » Vonsalkid avança, se tira une chaise, s'assit. Le lampadaire grésillait. Des moustiques volaient autour. L'eau clapotait sur la lagune. Le gigot dégoulinait. Son père le tendit à Vonsalkid, qui fit non de la tête. La viande luisait sous la lumière du lampadaire. Le père de Vonsalkid la ramena contre son corps, la posa à même son torse, y jeta un coup d'œil connaisseur, y mordit de nouveau : il mangeait.

Vonsalkid regrettait l'allée sombre, mais ne pouvait déjà partir.

Quelque chose se passait, quelque chose d'indéterminé qu'il ne parvenait pas à nommer : son père, mangeant, dévorant, et lui, dans la nuit, assis à sa table, sur les rives de la lagune. Il devait bel et bien se passer quelque chose. La scène était définie, son cadre établi. Le

jus du gigot imbibait, goutte après goutte, le pantalon du père de Vonsalkid, qui le regardait manger sans parler. Les mots restaient englués dans sa bouche, tandis que son père plantait ses dents dans le gigot, y arrachant de copieux morceaux de viande qu'il mastiquait bruyamment.

Des pas se firent entendre : quelqu'un venait.

Le père de Vonsalkid tourna la tête vers le serveur qui arrivait dans l'allée. Il lui dit : « Apportez à manger à mon fils, il meurt de faim. » Vonsalkid murmura un « Non » négligeable, que le regard de son père vint écraser de tout son poids. Assis à sa table, Vonsalkid l'observait. Sa maigreur lui paraissait de plus en plus manifeste. Ses côtes remontaient en rangées sur son torse, saillant sous sa chemise. La peau sèche de son cou pendait sur des clavicules proéminentes, et ses mains semblaient maintenant bien petites pour tenir un si gros gigot. On pouvait croire que les doigts qui y étaient plantés allaient céder et se briser sous le poids de la viande. Et il y avait aussi sa bouche, débordante de dents, qui ne s'ouvrait plus que pour s'abreuver du bout des lèvres du jus de la viande.

Le serveur revint dans l'allée, posa devant Vonsalkid une assiette de crudités.

C'est cela qui acheva son père. Il regarda les carottes et les céleris qui reposaient, coupés en filaments, sur la surface blanche de l'assiette. Sa bouche s'ouvrit — petit orifice rond et noir — et ses doigts laissèrent retomber le gigot sur la table. La viande dégoulinait, formant comme une mare grasseuse, tandis que son père regardait, ébahi, l'assiette de Vonsalkid. Sa tête était toute petite, ses joues creuses, son crâne presque chauve et ses oreilles trop grandes. Vonsalkid crut l'entendre murmurer, sans même bouger les lèvres, laissant simplement les mots s'échapper de sa gorge : « Ce n'est que cela... »

Rien ne retenait plus Vonsalkid, il put reprendre l'allée.

Avant de partir — qui des deux en eut l'idée ? —, ils se donnèrent rendez-vous le lendemain, un rendez-vous qui n'avait rien de protocolaire, un rendez-vous fondé sur quelque chose d'essentiel que ni l'un ni l'autre ne crut bon de nommer. Vonsalkid était parti par l'allée d'un pas décidé qui disait son départ définitif. Aujourd'hui, pourtant, il attend encore, seul sur la terre lie de vin.